



Elciene Azevedo, **Orfeu de Carapinha: A trajetória de Luiz Gama na imperial cidade de São Paulo**. Campinas, Ed. da Unicamp, 1999.

por Ligia F. Ferreira

En 1938, Mário de Andrade, alors chef du département de la Culture de São Paulo, organise les commémorations du cinquantième anniversaire de l'abolition de l'esclavage avec des représentants des collectivités noires, dont le dynamisme allait attirer plus tard l'attention de Roger Bastide. La première

manifestation a lieu le 13 mai au Largo do Arouche, dans le centre ville.

Quatre mille personnes se réunissent autour du buste imposant de Luiz Gama (1830-1882), hommage d'une communauté encore marquée par le souvenir de l'esclavage, qui l'avait fait ériger lors du centenaire d'un " frère de couleur ", symbole de la " rédemption de la race noire ". Toujours en 1938.

paraît *O precursor do abolicionismo no Brasil*, de Sud Menucci, demeurée longtemps une sorte de biographie officielle d'un abolitionniste " enragé ", le seul intellectuel noir ayant connu l'expérience de l'esclavage. Né à Bahia, d'une Africaine libre, " païenne " et " altièrre ", son père, " gentilhomme " d'origine portugaise ruiné par le jeu, revend comme esclave le fils âgé de dix ans.

Il a fallu attendre soixante ans pour qu'un vrai travail historiographique voit le jour. La jeune historienne Elciene Azevedo retrace la trajectoire singulière de Luiz Gama à São Paulo, ville terne et provinciale, aux antipodes de la mégapole contemporaine, à laquelle son destin reste intimement lié. Le seul éclat intellectuel est dû à la présence d'une faculté de droit. Dans les rues socialement bigarrées se côtoient des " dames élégantes ", des " représentants distingués de tendances politiques diverses ", des étudiants ", des noirs et

des mulâtres, des " affranchis " et des " esclaves " (p. 33). C'est, d'ailleurs, dans cette condition que Luiz Gama découvre São Paulo, pour être considéré, à la fin de sa vie, comme l'un de ses citoyens " les plus illustres " de la ville (p. 22).

Comment en était-il arrivé là, dans une société pauliste où les mécanismes d'ascensions sociales pour les noirs et les mulâtres sont beaucoup plus rares et moins évidents qu'à Rio de Janeiro, capitale de

l'Empire ? C'est la question initiale que se pose Elciene Azevedo. Soucieuse de ne pas entretenir le " consensus " autour d'une légende construite au fil du temps par différents acteurs aux motivations diverses, en commençant par Gama lui-même, l'auteur cherche à montrer les " ambiguïtés " et les " contradictions " sous-jacentes aux " stratégies " adoptées, au sein du " monde blanc " (p. 29), par cet homme mû par le désir d'accomplir efficacement la mission qu'il se donne pour la vie : affranchir des esclaves.

Recension de quelques ouvrages récents sur le thème 218 Elciene Azevedo part de l'analyse du seul ouvrage de Gama, *Primeiras Trovas Burlescas*, qui a connu deux éditions de son vivant (1859 et 1861) et qui lance dans le monde des lettres le premier auteur à s'énoncer " noir " dans la littérature brésilienne. Dans ce recueil de poèmes satiriques et lyriques parmi lesquels se trouve le célèbre " Quem sou eu ", rebaptisé

populairement " Bodarrada ", " l'Orphée aux cheveux crépus " montre du doigt, d'un air à la fois amusé et sévère, les tares de la société brésilienne sur le plan politique et racial ou sur celui des mœurs. Gama fait état de ses racines africaines, communes à plus de 85 % des Brésiliens, pour les intégrer à une identité brésilienne qui les refoule (p. 75). Quelques vers du poète (p. 54 et 55) sont

malheureusement pris au premier degré, à tel point qu'Azevedo se dit " agacé " par le ton d'humilité (faussement) adopté par l'auteur (p. 56), alors qu'il ne fait qu'inverser le stéréotype réducteur des blancs à propos de l'infériorité intellectuelle des noirs. Rappelons que cet ouvrage paraît douze ans après que Gama, redevenu libre par des moyens inavoués, apprit à lire et à écrire ; il y fait preuve la preuve d'une intelligence supérieure qui ne se laissera jamais intimider. Si Azevedo a préféré, au lieu de l'édition de 1861, consulter l'édition imparfaite et lacunaire de 1904 organisée par des amis du satiriste, on regrette de la voir embrasser le jugement littéraire dévalorisant et anachronique d'un Coelho Neto (p. 49) sur l'oeuvre d'un écrivain noir dont la portée, comme celle de quelques-uns de ses homologues, manque jusqu'à présent d'une réelle reconnaissance dans le champ de la littérature brésilienne.

À la fin des années 1860, Gama acquiert une notoriété grandissante, au-delà même des frontières paulistes, l'une des grandes provinces négrières du pays. Depuis quelques années, il aide à fonder des organes de la presse libérale et y collabore. Il y fait surtout connaître ses positions antiesclavagistes. On découvre également son talent rhétorique, grâce aux extraits puisés dans le trésor des sources jusque-là inexploitées. L'avocat

autodidacte qui rêvait d'un Brésil " sans roi ni esclaves " s'intéresse vite à une question tabou : la réduction à l'esclavage illégal des Africains, ce qui lui vaudra l'inimitié des grands, des menaces de mort, ainsi que l'" énorme estime " et la " protection " des petites gens (p. 129). Gama se sert aussi habilement des journaux que des tribunaux pour dénoncer y compris les injustices qu'il subit lui-même : ainsi, pour la première fois, on peut suivre au jour le jour, dans les pages du Correio Paulistano, la scandaleuse rupture avec son ancien " protecteur et ami", Furtado de Mendonça, chef de la police et doyen de la faculté de droit (p. 110-126). Gama se sent outragé lorsque 1 La première édition est pratiquement introuvable ; celle de 1861 a été " revue, corrigée et augmentée " par l'auteur.

Recension de quelques ouvrages récents sur le thème 219 celui-ci, au nom d'une relation de dépendance qui se brise pour ne jamais plus se reconstruire, lui interdit de défendre la cause de l'Africain Jacinto.

En 1869 Gama figure, aux côtés de Rui Barbosa et d'Américo de Campos, au nombre des fondateurs de la Loge Amérique, dont il fut le Vénérable pendant plusieurs années. La solidarité franc-maçonne apportera

le soutien matériel à son action et au groupe d'avocats et d'autres agents abolitionnistes gagnés à sa cause, par ailleurs inséparable de l'idéal républicain.

Elciene Azevedo nous éclaire sur les divergences idéologiques entre Gama et le Parti Républicain Pauliste envahi par les planteurs de café (p. 178-181), mariage inconcevable pour une poignée de jeunes républicains

radicaux tels Lúcio de Mendonça et Raul Pompéia, pour lesquels le leader noir était l'incarnation même du " bon républicain ". Dès 1880, Gama affirmait encore une fois son indépendance en poursuivant la " propagande abolitionniste " à ses risques et périls, même sans l'appui de ses amis (p. 186).

Cet ouvrage riche d'enseignements se termine par la présentation de la logique déployée par Gama dans les tribunaux. Doué d'une culture juridique qui ne cessera d'étonner et d'agacer les propriétaires d'esclaves et les

magistrats, Gama, qui s'appuie rigoureusement sur le droit, sort de l'oubli la loi du 7 novembre 1831 qui interdisait le trafic négrier (p. 222-227) et donne des interprétations originales de la loi du 28 septembre 1871, la loi du Ventre libre (p. 230 sqq.). Il se met à dos des magistrats " criminels " dont il dénoncera les " erreurs" et les sentences ouvertement esclavagistes dans des articles virulents.

Menant sa démonstration avec sûreté et douée d'une écriture séduisante, Elciene Azevedo semble toutefois hésiter à croire entièrement à l'autonomie conquise par cet homme noir dont, comme ses prédécesseurs, elle aide à (re)construire l'image. Gama n'acceptera pas, comme on le voit tout au long de cet ouvrage, des compromis ou des contraintes imposées par les " milieux blancs ", terme généralisateur et qui recouvre une réalité diversifiée.

Homme-pont, il joue les médiateurs entre les mondes qu'il porte en lui, car il a la chance de maîtriser la logique des esclaves et des doutores. C'est pourquoi cet ouvrage nous incite à aller plus loin dans la connaissance de cet " inoubliable citoyen " décédé avant la réalisation de ses deux rêves, mais grâce auquel la lutte abolitionniste a gagné des contours spécifiques à São Paulo.

Ligia F. FERREIRA - Université de São Paulo

* Publicado em Cahiers du Brésil Contemporain, 2003, n° 53/54, p. 213-248.